

# Autour de la réédition de *Marianna* de Jules Sandeau

## Article de Hubert Delpont

*Marianna*, roman de Jules Sandeau, vient d'être réédité<sup>1</sup>. Était-il vraiment nécessaire de ressortir ce texte, qui n'est pas le meilleur d'un auteur que Georges Lubin place « dans la littérature de seconde zone » et dont Barbey d'Aurevilly doutait « du talent, de la fécondité et même de la moralité<sup>2</sup> » ? La réponse est oui, pour la raison que dévoila le critique Gustave Planche<sup>3</sup> dans la *Revue des Deux Mondes* qui suivit la parution du livre, en 1839 : « M. Sandeau a composé un roman qui a toute la réalité d'un souvenir personnel », ajoutant pour ceux auxquels le sens de cette phrase aurait échappé que l'auteur avait utilisé, « les données que lui fournissaient l'expérience, [...] idéalisant la réalité qu'il avait connue par lui-même ».

Le souvenir personnel auquel Planche fait allusion est le secret de polichinelle des salons de 1839, où chacun sait que la plus talentueuse des romancières, qui par ailleurs défraie la chronique mondaine par ses liaisons, tient son pseudonyme de l'emprunt à Sandeau de la moitié de son nom. Revenons sur les épisodes de cette liaison qui relève d'un véritable détournement de mineur.

L'histoire remonte à 1830. Dans l'impatience des journées de la Révolution de Juillet, la jeune baronne Aurore Dudevant rêve de conquérir Paris. Invitée chez son ami Duvernet le 30 juillet, elle y fait la connaissance de Jules Sandeau, jeune étudiant de dix-neuf ans, qui est de sept ans son cadet. Dès le mois suivant, elle intrigue pour que le père de son nouveau protégé ne soit pas muté loin de La Châtre. Admis dès l'automne dans la petite cour d'intellectuels berrichons qui gravite autour de la dame, le jeune homme devient bientôt son amant.

Après s'être accordée avec son mari sur une séparation à l'amiable, Aurore rejoint Jules à Paris dans les premiers jours de 1831. Ensemble, le nouveau couple arrondit ses fins de mois en publiant des articles et des nouvelles dans *Figaro*, (journal fondé par Henri Delatouche, un ami du Berry), ainsi que dans *La Revue de Paris* et *La Mode*, avant de publier en décembre *Rose et Blanche*, tous signés d'un énigmatique **J. Sand**<sup>4</sup>. Ainsi naît **Sand**, qui devient **George Sand** l'année suivante, à l'occasion de la publication d'*Indiana* dû à la seule main d'Aurore et qui fait un tabac.

Désormais lancée, George Sand s'attaque aussitôt à *Valentine*, qui est suivi de beaucoup d'autres. L'indolence de Sandeau l'empêche de suivre le rythme de vie et d'écriture de la nouvelle coqueluche du tout Paris. La passion du couple en pâtit. De fêlures en disputes il se distend avant de se dissoudre, laissant Jules au bord du suicide. En 1833, George se débarrasse du jeune encombrant en lui offrant un séjour en Italie agrémenté des droits de la réédition de *Rose et Blanche*, pour ses frais de voyage. Après la publication de la *Confession d'un enfant du*

---

<sup>1</sup> *Marianna*, Préface de Brigitte Rastoueix-Guinot, 2018, ed. Marivole, 18 €.

<sup>2</sup> Dans une saillie très misogyne, ce dernier conclut : « M. Jules Sandeau ne sera jamais que la femme littéraire de *monsieur* George Sand ».

<sup>3</sup> Vieil ami de George Sand, qui soutint un duel en 1833 contre Capot de Feuillide qui avait pourfendu l'immoralité de l'auteure de *Lélia* (par une curieuse coïncidence, la famille de Capot de Feuillide était originaire de Nérac).

<sup>4</sup> J. SAND : *Rose et Blanche*, réédition AVN 1993, Nérac, 500 p., sld de H. DELPONT. J'y démontre que Jules n'eut qu'un rôle mineur dans la rédaction de ce roman. (En Septembre 1830, Aurore avait publié *Le commissionnaire*, donné comme œuvre posthume d'Alphonse Signol).

*siècle* dans lequel Musset, qui a succédé à Jules dans le cœur de George, fait de leur liaison un roman<sup>1</sup>, Sandeau décide d'en faire autant<sup>2</sup>. Ainsi naît *Marianna*.

Le roman s'ouvre sur la scène de séparation de Marianna de Belnave et de son amant George (sic) Bussy, en présence du jeune Henry, frère de lait de George. Suit le récit de cette liaison que condamne Noémi, la sœur de Marianna. Cette dernière est mariée à M. Valtone, le plus proche ami du mari de Marianna auquel il est associé dans l'exploitation des forges de Blanfort. La seconde moitié du livre conte la nouvelle liaison de Marianna et d'Henry, qui a succédé à George. Le quatuor qui sous-tend l'intrigue (Marianna/Noémi ; George/Henry) fait penser à celui qui structurait le premier roman signé J. Sand évoqué plus haut, où la comédienne Rose et son amie la religieuse Blanche étaient confrontées au peintre Laorens et à son ami Horace, fils de bonne famille. La similitude entre les deux romans s'arrête cependant à la distribution des personnages, les deux passions successives de *Marianna* se substituant aux multiples et rocambolesques fortunes et infortunes de Rose et de Blanche.

## **Sandeau, ou l'art de profiter des confidences sur l'oreiller**

L'intérêt principal du roman réside dans le portrait que l'auteur brosse de Marianna, transposition de George Sand. Dès les premières pages, les traits de l'héroïne trahissent ceux de son modèle : « *Élevée à la campagne sous l'œil vigilant de sa grand-mère, [...] on eut dit que la vie circulait entre les boucles de son épaisse et noire chevelure. On sentait comme un feu caché sous cette peau brune [...]. Sa taille était frêle. Son front net et pur* ». Mais la ressemblance entre George et Marianna va bien au-delà de leur aspect physique et de leurs traits de caractère. Le récit de la liaison entre Marianna et Bussy révèle que l'auteur sait bien plus de choses de la vie de son ex-maîtresse que l'épisode qu'il a partagé avec elle.

Formée par « *le silence des champs, les promenades solitaires et les courses à cheval, la rêverie, le dessin, le piano, et la lecture des romans modernes, [Marianna a vécu] dans le monde des chimères, s'arrangeant d'avance une existence héroïque remplie de beaux dévouements, d'amours, de luttes, de combats, de félicités tourmentées et de sublimes sacrifices* ». Hélas, « *l'affectueuse bonté* » de son mari n'atteint pas les « *passions orageuses que Marianna entend gronder dans ses songes* ». Ni rêveur ni poète, M. de Belnave est bien mieux à l'aise dans son rôle de maire couronnant les rosiers de sa commune que dans l'empyrée où s'attarde l'imagination de sa jeune femme. « *Cœur muet, âme silencieuse* », M. de Belnave aime peu, en tous cas mal, tandis qu'abandonnée à elle-même, Marianna se meurt d'ennui.

Ainsi campés, les personnages de Marianna et de son mari sont, à peu de détails près, les répliques de la jeune Aurore Dupin et de son mari Casimir Dudevant. Pour masquer leur ressemblance, Sandeau se borne à muer le hobereau gascon Casimir, devenu maire de Nohant, en maître de forges berrichon. Et lorsqu'en recherche d'une thérapie Sandeau expédie ce couple désapparié aux eaux des Pyrénées, c'est à peine s'il prend la précaution de remplacer Caunterets où les Dudevant séjournent à l'été 1825, par la station voisine de Bagnères.

---

<sup>1</sup> Le roman paraît en 1836. Cette liaison connaîtra une belle postérité littéraire avec *Elle et lui* de G. Sand (1859), *Lui et elle* de Paul de Musset (1859), enfin *Lui* de Louise Collet (1859). Lors de la rencontre de George et d'Alfred, ce dernier venait de publier *Les caprices de Marianne* (1833). Sandeau s'est-il inspiré de ce titre pour choisir le sien ?

<sup>2</sup> Sandeau est alors l'amant de la comédienne Marie Dorval, qui avait été liée à George Sand peu après sa rupture avec Sandeau.

Enflammée par la majesté des montagnes, stimulée par une société nouvelle dont elle devient l'ornement<sup>1</sup>, Marianna naît alors au monde : « *Jeune, belle, d'une beauté que relevait encore un air de souffrance rêveuse, Marianna parut à Bagnères comme une création qu'enfante le génie des poètes [...]. Elevée aux champs qu'elle désertait pour la première fois, ses manières offraient un singulier mélange de hardiesse et de timidité [...]. Familière et presque virile, son intimité était d'un accès facile ; mais sa fière chasteté et son instinctive noblesse mêlaient au laisser-aller de toute sa personne des airs de vierge et de duchesse qui contrastaient d'une façon étrange avec son mépris des convenances et son ignorance du monde* ». Cet épisode, que Sandeau n'a nécessairement pas connu, paraît plus vrai que nature aux familiers des carnets de George Sand, de sa correspondance et de l'*Histoire de ma vie* qui en donnent le détail : mêmes situations, mêmes états d'âme, presque même style. La fidèle mémoire de Sandeau profite des confidences sur l'oreiller de son ex-maîtresse. Si ce moment de la vie de George Sand est aujourd'hui bien connu, soulignons que c'est Sandeau qui, en 1839, en publie la première version : en effet, *Histoire de ma vie* ne paraîtra qu'en 1855, cette partie de la *Correspondance* en 1928 et les carnets en 1964<sup>2</sup>.

Si Sandeau nous épargne l'instant de la rencontre entre Marianna et Bussy qui fut dans la réalité celle d'Aurore et du jeune avocat bordelais Aurélien de Sèze, il n'en poursuit pas moins ses indiscretions : « *ils se comprirent* » écrit-il, ajoutant que « *les joies inaccomplies, les déceptions amères, les vœux inexaucés [de Marianna] trouvèrent dans Bussy des sympathies intelligentes.* » Entraînée dans les chevauchées parmi les monts et les vallées aux cascades rugissantes, enivrée de l'atmosphère embrasée des bals, « *Madame de Belnave aima* ». Mais bientôt, la saison des bains expira. S'il ne parle pas de la tristesse du retour de son héroïne découvrant les mornes forêts de chênes-lièges du domaine de son beau-père à Guillery (près de Nérac), il déroule en deux temps ce qui dans la réalité n'en fut qu'un : la félicité de son héroïne au retour de Bordeaux où elle revit son amant et l'accord secret qui les lia pour « *s'aimer d'un amour éternel et tromper par des lettres fréquentes les ennuis de la séparation* ». « *Hâtons-nous de dire* », ajoute Sandeau qui connaît bien cette histoire, « *que le bonheur de Bussy se réduisit aux effusions du sentiment [car] il y avait dans Marianna une chasteté sauvage qui dominait sans efforts toutes les phases de la passion* », de sorte que cet amour, qui « *brûlait dans le cœur sans en altérer la pureté* », resta platonique.

« *Les lettres de George ne se firent pas attendre* » écrit Jules, qui poursuit : « *cette liaison réunissait toutes les conditions romanesques que recherchent les âmes fatiguées [...]. Pour Marianna cette correspondance devint toute sa vie ; elle y jeta tous les trésors d'expansion que n'avaient pas su exploiter M. de Belnave ; elle s'y déchargea des flots de vie qui l'avaient si longtemps oppressée ; tout son être s'y épanouit en fleurs de tendresse, de passion et de grâce. Cet échange d'idées et de sentiments absorba son activité, peupla sa solitude, et répandit sur son existence une solennité mystérieuse. Et lorsqu'après la veillée tout reposait à Blanfort, [...] elle s'enfermait dans sa chambre et là, pareille à ces fleurs étoilées qui se ferment à la lumière et ne s'ouvrent qu'aux baisers du soir, à la lueur de la lampe, astre cher aux amants, elle*

---

<sup>1</sup> « Parmi celles qui se disputaient la royauté des eaux, plusieurs étaient parées de charmes, d'esprit et de grâces ; toutes abdiquèrent leurs prétentions auprès de Mme de Belnave » (p. 35).

<sup>2</sup> G. SAND : *Le roman d'Aurore Dudevant et d'Aurélien de Sèze*, (édition d'Aurore Sand) Paris, 1928, 221 p. ; *Correspondance*, (édition de G. Lubin) t. 1, Paris, 1964, 1093 p. ; voir aussi la nouvelle *Lavinia*, 1833.

commençait sa journée : c'était l'heure de son réveil, l'heure à laquelle de soleil paraissait sur son horizon. Alors il se faisait en elle comme une matinée de printemps [...]

« Ainsi, madame de Belnave s'était créé une double existence : le jour, calme et sereine, d'une humeur égale et facile, elle se prêtait volontiers aux allures bourgeoises de Blanfort ; la nuit, retirée dans sa chambre, elle s'enfermait avec son amour et la vraie vie commençait pour elle. Que de fois les lueurs du matin la surprirent écrivant encore ! [...] L'amour de madame de Belnave s'exalta en se racontant ; sa plume fut comme une baguette magique sous laquelle elle vit éclore une radieuse image, brillante de toutes les perfections que les femmes prodiguent aux héros de leurs songes. Elle s'enivra de sa création, à laquelle chaque nuit ajoutait quelque attrait, quelque grâce nouvelle [...] Bientôt l'être qu'elle aimait n'exista plus que dans sa tête. [...] elle se fit à son insu l'artiste de son bonheur et ne s'éprit que de son œuvre. Joyaux dignes d'enrichir la cassette d'un roi, ses lettres furent tour à tour l'expression brûlante de son cœur et le récit détaillé de ses jours ; elle se raconta toute entière. [...] quant aux lettres de George, ce dut être de ces épîtres amoureuses qui font que celle qui les reçoit prend [...] Saint-Preux en pitié profonde. Il n'est pas une femme qui n'ait la prétention d'être plus éloquemment aimée que ne le fut Julie ».

Ce long passage, un des mieux réussis du roman, pourrait au détail près avoir été écrit par George Sand. C'est le récit du moment où celle qui n'est encore qu'Aurore Dudevant naît à la littérature, au cours de son séjour en Gascogne, d'octobre à décembre 1825. Après que son mari a découvert sa relation platonique née aux Pyrénées avec Aurélien, un accord secret se noue entre ce dernier et la jeune femme sur l'échange d'une correspondance. Dès lors, le cabinet qui jouxte la chambre des Dudevant, dans le manoir de Guillery, devient le lieu où Aurore passe ses nuits à écrire à l'être aimé dans des lettres où elle s'épanche de son amour, de ses occupations quotidiennes et de son passé. Elargie à une amie du couple, Zoé Leroy et au mari parti régler les affaires de Nohant, cette correspondance conservée dans son intégralité par les destinataires, rassemblée plus tard par des collectionneurs avant d'être déposée parmi les trésors de l'Institut de France a été publiée à plusieurs reprises, notamment par Georges Lubin.

En 1995, dans *La naissance de George Sand*, nous avons démontré que ceux qui ont pressenti l'importance de cette correspondance dans l'éclosion de l'écrivain ne se sont point trompés<sup>1</sup>. Des preuves irréfutables puisées aussi bien dans le roman, que la correspondance ou dans l'*Histoire de ma vie* nous ont permis de découvrir que les lettres de Guillery sont un pastiche du roman épistolaire de J.J. Rousseau *La Nouvelle Héloïse*, auquel trois des quatre contributeurs (les deux amants plus Zoé) ont participé consciemment, le mari n'en ayant été informé que plus tard. Trop jeune et trop éloigné pour être du secret, Sandeau ne l'a pas moins partagé, grâce aux confidences de sa maîtresse. Quelle surprise, de découvrir qu'il est le premier à le trahir en comparant Bussy à Saint-Preux et Marianna à Julie ! S'il nous plaît de relever cette nouvelle preuve d'un secret qui se trouve ainsi définitivement dévoilé, rien, ni dans la correspondance ni ailleurs, ne témoigne d'une quelconque réaction de George Sand lors de sa divulgation. Toute autre réaction que le silence n'aurait-elle pas valu avec ?

Un mot enfin sur les trois autres protagonistes du roman. La frayeur de Noémi, comme sa sagesse modératrice, ne sont pas sans rappeler celles que Zoé Leroy, l'amie d'Aurélien, déploya dans la réalité. Même mué en maître de forges, la psychologie du mari M. de Belnave, bon et brave homme peu porté aux effusions et aux rêveries correspond assez à celle de Casimir Dudevant. La découverte qu'il fait de la correspondance de sa femme avec son amant correspond également à une scène de Guillery, même si nous ne jurerions pas que ce dernier en

---

<sup>1</sup> H. DELPONT : *La naissance de George Sand*, Nérac, 1995, 220 p.

soit tombé sur le plancher. Par contre le « *visage pâle* » et « *le front dévasté* » de Bussy, « *ses lèvres minces qui ne sourient jamais* » cadrent mal avec les traits d'Aurélien de Sèze, censé être son modèle. Cette apparence tourmentée s'aggrave d'une « *élégante oisiveté* » et de « *l'intelligence de toutes les spécialités qui l'empêche d'en posséder aucune* ». Bussy devient ainsi « *un de ces parasites de la littérature et des arts qui promènent leur ennui [...] et qui sans avoir rien fait jouissent des bénéfices du talent et de la célébrité* ». Au physique comme au moral, ce portrait de bellâtre nous paraît bien mieux convenir, once de jalousie incluse, à Ajasson de Grandsagne, grande ombre qui plane dans l'emploi du temps de George et la paternité de sa fille Solange, juste avant l'apparition de Jules.

## Marianna et Henry, le moment Sandeau dans la vie de Sand

La seconde partie du roman transpose l'échec de la liaison des deux auteurs à travers l'échec de celle entre Marianna et Henry. Lorsque Jules décrit Henri comme « *un jeune homme qui comptait vingt ans à peine* » ; « *délicat comme une jeune fille. [...], si beau, si poétique* » et pourvu des grâces de l'adolescence, l'autoportrait pourrait paraître avantageux, s'il n'était largement confirmé par les lettres de sa partenaire, par exemple lorsqu'elle évoque « *la tête blonde du petit Sandeau aimable et léger comme le colibri des savanes parfumées*<sup>1</sup> ».

En mai 1831, George confie à propos de Jules : « *le jour où je lui dis que je l'aimais, je ne me l'étais pas encore dit à moi-même*<sup>2</sup> ». En 1839, ce dernier prête à Marianna l'ignorance « *qu'Henry entrât pour quelque chose dans l'ivresse qu'elle éprouvait* ». Puis les deux amants « *passent alternativement huit jours chez Marianna et huit jours chez Henry. C'était chez elle les recherches du luxe et du bien-être [...], mais les plus heureux jours s'écoulaient chez Henry et le palais était jaloux de la mansarde [...], ils montaient follement l'escalier étroit et boiteux [...], qui pourrait dire ce que ce pauvre nid d'artiste abrita de bonheur et d'amour ?* » Qui ? George, décrivant Jules « *en redingote d'artiste crasseuse et déguenillée, sa cravate sous son derrière et sa chemise débraillée, étalé sur trois chaises*<sup>3</sup> » de sa chambre d'étudiant, ou George, lorsqu'elle transforme Jules en gros caniche donnant la patte à celle dont il est épris, au milieu de la bande des Berrichons rassemblé dans son appartement du quai St-Michel<sup>4</sup>.

Au présent ou au passé, lequel des deux protagonistes dit mieux le bonheur du moment ? George confie « *Jules m'a rattachée à une existence dont j'étais lasse, [...], il a embelli un avenir dont j'étais dégoûtée d'avance et qui maintenant m'apparaît tout plein de lui [...], Ah ! si vous saviez comme je l'aime ! [...], Il a réchauffé mon cœur glacé, ranimé ma vie prête à s'éteindre, avec l'amour qu'il m'a inspiré, il m'a rendu toutes les facultés de mon âme [...]. Je voyais Jules, j'entendais sa voix et mon cœur brûlait d'amour sans qu'il me fut venu à l'esprit de m'y livrer ou de m'en préserver. L'avenir, le lendemain, je ne savais ce que c'était. Il était venu la veille et toute ma vie était dans ce jour-là*<sup>5</sup> ». Bien que teintée de culpabilité rétrospective, la version de Jules est au moins aussi belle : « *Ils avaient en partage la grâce et la beauté, la jeunesse et l'intelligence, ils brûlaient des mêmes ardeurs : les mêmes goûts, les mêmes sympathies*

---

<sup>1</sup> Cor., t 1 p. 742, 2.12.1830 à Duvernet.

<sup>2</sup> Cor., t. 1 p. 977, 25.05.1831 à Regnault.

<sup>3</sup> Cor., t 1 p. 855, 2.05.1831 à Meure.

<sup>4</sup> George réside successivement 31 rue de Seine chez son demi-frère de janvier à juillet 1831, puis elle déménage au 25 quai St-Michel. Jules réside rue de l'Université.

<sup>5</sup> Cor., t. 1 p. 877-878 du 25.05.1835 à Regnault.

les rassemblaient en toutes choses. Ils n'avaient d'autre ambition que leur félicité mutuelle. Oui c'était une sainte union ; et bien qu'elle fut de celles que la société réprouve, elle a du trouver grâce devant Dieu et devant les hommes car ils n'envisageaient pas la passion comme l'affranchissement des devoirs, ils y rattachaient au contraire des obligations d'autant plus sévères que la loi ne les protégeait pas. [...] Ce fut une ivresse que nul ne saurait dire et jamais passion n'eut d'aurore plus resplendissante dans un ciel plus radieux et plus pur<sup>1</sup> ».

Mais « les symptômes de la lassitude commencèrent à se déclarer » rapporte Jules. « En apparence, c'était toujours la même union, mais de jour en jour l'air devenait plus orageux et plus lourd ». « Ce devint un enfer ». « Cette fois, ce qui manquait c'était l'amour ». Jusque-là identiques, les récits désormais divergent et les rôles changent.

D'amante, George devient l'amie<sup>2</sup> et finalement la mère, dans la lettre où elle délègue Regnault au chevet de Jules, en mars 1832<sup>3</sup>. Un rôle qu'elle se donnera à d'autres reprises, pour clore d'autres passions<sup>4</sup>.

Dans *Marianna*, la version de Sandeau est bien plus surprenante. Elle s'ouvre sur la douce insouciance d'Henry « s'endormant dans son ivresse, *Marianna ne se sentant pas la force de le réveiller [...] il avait tant d'années devant lui qui promettaient d'être fécondes !* », lorsque tout à coup, elle devient critique : « Au lieu de rendre Henry aux devoirs sociaux qu'il avait désertés [...] elle acheva de l'isoler des hommes et des choses [...], au lieu de le pousser vers un glorieux avenir, elle l'enivra de caresses. Elle aurait pu façonner en un buste noble et sévère la cire qu'elle tenait entre ses mains, elle aimait mieux la fondre au souffle de sa passion, [...] *Marianna lui répétait si souvent qu'un noble repos est préférable à une vaine agitation qu'il finit par se croire supérieur aux travailleurs qui labouraient le sol encore chaud d'une révolution [...]* Il s'indignait de l'inaction où se consumait sa jeunesse ; il déplorait les jours perdus ». Le reproche est clair : par son influence perfide et dissolvante, Marianna a anesthésié l'énergie d'Henry, muselé son talent et anéanti son avenir.

Le masque tombe. En héritage de son histoire, Jules dresse un portrait-charge dont le dernier assaut ne laisse aucun doute sur la véritable identité de Marianna : « elle jouait avec les questions les plus graves et les plus saintes comme un enfant avec les vases de l'autel. Religions nouvelles, convictions politiques, utopies sociales, tout croulait sous ses sarcasmes et quand il ne restait plus rien de ces temples où Henry se préparait à entrer, elle l'entourait de ses bras amoureux ou couchée comme une gazelle à ses pieds : *Tu pleures les jours perdus ingrat ! lui disait-elle [...]. Consumés en vaines ambitions, les trouverais-tu mieux remplis ?* ».

L'indolence finale d'Henry, son inaction, correspondent assez aux traits de Jules. Balzac en fait l'expérience à ses dépens, lorsqu'il récupère « le pauvre naufragé » au bord du suicide, avant de découvrir un être nonchalant, paresseux et sans volonté. Était-ce là l'œuvre de George inaugurant ici sa réputation de mangeuse d'hommes ? C'est ce que Sandeau affirme. Une allégation aisément retournable : qu'aurait été Sandeau sans l'influence de Sand et de ses leçons d'auteur ? *Marianna* résume assez bien les causes de l'échec de leur liaison : ils n'appartenaient pas au même monde. Incapable d'imiter les deux forçats de la littérature qu'étaient George ou

---

<sup>1</sup> *Marianna*, 9<sup>e</sup> édition 1871, p. 265-266.

<sup>2</sup> *Cor*, t. 2, p. 168, 10.1832 à Sandeau.

<sup>3</sup> « Il n'aura jamais le droit de m'empêcher d'être sa mère », *Cor*, t. 2 p. 273, 6.03.1832 à Regnault.

<sup>4</sup> H. DELPONT : *George Sand. La maman et la putain. L'amante*, Nérac, 2004, 126 p.

Honoré, Jules n'était pas apte à partager durablement la vie de la *femme du siècle*. En 1858, Sandeau fut élu à l'Académie française, ce temple des gloires éphémères. Madame Sand était alors installée dans la sphère des géants de la littérature où elle est toujours. Malgré Marianna, dont Jules voudrait nous persuader qu'elle regretta sa vie de *femme rangée*, à la fin du roman. Pour notre bonheur, il se trompait.

Maltraité dans la partie finale, ce portrait de George Sand (comme l'affirme la couverture de la nouvelle édition) ne manque ni de finesse, ni de pertinence. Nous ne saurions trop conseiller sa lecture, même si les qualités littéraires de l'auteur ne sont pas toujours à la hauteur de son sujet. Il y a certes de belles pages, dont nous avons donné des exemples. Suffisent-elles à faire un bon roman ?

Trop de longueurs viennent alourdir le texte. Longs exordes, élégies plaintives et interminables idylles sont autant d'exercices de style d'un auteur qui n'en manque pas, mais qui encombrent le récit, décrédibilisent les personnages et lassent le lecteur, tenté de passer outre. A cela s'ajoutent maladresses et défauts de construction. Faute d'action et de dialogues, l'intrigue se languit et se perd parfois dans des digressions malvenues comme celle du capitaine Gérard ou du paysan Léonard.

*Marianna* est donc un roman médiocre, mais si vrai, qu'il mérite qu'on s'y attarde.

Hubert DELPONT, 19.12.2017.